

## ÉTRANGE ET SAUVAGE LE GÉNIE OUBLIÉ DE JACK GARFEIN

Le festival de Telluride rend hommage à un réalisateur qui a longtemps été oublié : Jack Garfein, un survivant de l'Holocauste, devenu un pilier de la communauté théâtrale new-yorkaise dans les années 50 et 60. Son ancienne épouse, Carroll Baker, l'a défini comme "le plus grand professeur d'art dramatique contemporain." Ses deux seuls films (sa carrière ayant déraillé suite à des disputes avec des directeurs de studios) seront projetés à Telluride.

PAR KIM MORGAN

Ce n'est pas forcément "sauvage", mais c'est inoubliable.

Je n'ai jamais compris le titre de *Something Wild (Au bout de la nuit)* de Jack Garfein, un film magnifique, triste, étonnamment romantique et profondément humain.

Si le titre fait référence au viol brutal montré dans le film, un acte sauvage et bestial, il est certainement loin d'être perçu comme sauvage par la tragique protagoniste, Mary Ann (interprétée par une très touchante et audacieuse Carroll Baker). *Something Dreadful* (Quelque chose de terrible) serait plus approprié, puisqu'elle subit la violence des mains d'une brute sans visage, qui surgit des arbres comme un esprit démoniaque.

Et sa disparition, sa répulsion, sa maladie, sa panique, son aliénation et, finalement, sa dépression proche du suicide, ne sont pas sauvages non plus. *Something Despondent* (Quelque chose de décourageant). Elle est désespérée. Elle est incapable de discuter de ce viol ou de l'analyser. Elle ne peut même pas en parler à ses parents. Selon le scénario classique de lutte ou de fuite d'une crise de panique, elle s'enfuit d'une rame de métro bondée, le souffle coupé par le contact de tous ces banlieusards contre son corps violé.

De plus en plus, la belle Mary Ann se transforme en une femme renfermée, déprimée, incomprise. Une femme remplie de terreur et de honte. Une femme qui se hait, même si elle n'a rien fait de mal. Une femme qui a été violée. C'est ainsi que se sentent les victimes de viols.

Le film s'ouvre sur Mary Ann qui sort du métro et se dirige vers sa maison. Quelque chose la fait sursauter. Un bruissement dans les arbres, un gobelet en papier qui roule par terre, une sensation de malaise. Sa peur est bien fondée. Un homme imposant, apparaissant tel un monstre, surgit des arbres, attrape Mary Ann et la viole. Le viol dure longtemps ; il lui arrache même la croix qu'elle porte au cou. Ce viol n'a rien d'excitant. Ce viol est triste et épuisant.

Le film se poursuit sans dialogue, pendant 20 minutes (du jamais vu dans un film américain de l'époque). Mary Ann se traîne silencieusement vers la maison, prend un bain, se frotte, regarde avec horreur les entailles sur son corps, prend tous ses vêtements et les découpe en petits morceaux. Elle se débarrasse de ces lambeaux d'habits aux toilettes. Et puis elle dort.

Elle décide que le meilleur choix, c'est de se suicider, et manque de sauter du pont de Manhattan. Cependant, Mike (Ralph Meeker) l'empêche de sauter. Puis, il la garde, petit papillon triste, papillon sans ailes. Mais pourquoi ? Ce sont là des questions auxquelles le film ne donne aucune réponse.

Le film, sorti en 1961, était bien en avance sur son temps. Il rappelle Roman Polanski et son *Répulsion*, avant que le film de Polanski n'ait été réalisé, et Bergman ; pourtant, les acteurs et son cadre rendent ce film complètement américain.

Garfein, qui a survécu à l'Holocauste, a bien compris l'idée de séquestration et de soumission. Il la traite comme une sorte d'immersion dans un monde souterrain composé de pièces crasseuses et de rêves ; des rêves où, durant un moment terrifiant, les filles n'ont pas de visage (Lars Von Trier adorerait ce film). Un monde où le traumatisme s'exprime par les bruits que font des filles de joie vulgaires, l'oppression du métro, l'attraction et la répulsion simultanées pour les hommes, le travail, la ville et le sexe. Quiconque trouve que les sentiments et les actes de Mary Ann ne sont pas réalistes, n'a aucune idée de l'étrange mélange d'irréalité et de rudesse qu'un viol peut provoquer chez une femme.

Le grand Aaron Copland apporta sa puissante musique ; le légendaire Saul Bass créa le générique,

et le brillant Eugen Schüfftan (Metropolis, Le Quai des brumes, Napoléon, Les Yeux sans visage) travailla comme chef opérateur.

Le film crée une impression de traumatisme ; il a quelque chose de jungien, d'onirique, d'hyperréaliste. Garfein comprend la nature horrible et féerique d'une victime flottant au-dessus de la douleur. Mary Ann veut se débarrasser de sa souffrance, elle veut flotter, et pourtant, elle est clouée dans un sous-sol.

Je déteste sa séquestration, et je déteste qu'elle pense n'avoir nulle part où aller, et pourtant je prie pour que Mike la traite raisonnablement. Je culpabilise, mais je veux qu'ils s'entendent. C'est un rêve. Ou un cauchemar. Il ne me reste qu'à espérer qu'elle rencontre un jour le vrai bonheur. Pas "sauvage", mais heureuse ?

Kim Morgan écrit des articles pour MSN Movies, et elle rédige quotidiennement le blog cinéma de MSN "The Hitlist".

Son travail a été publié dans le Huffington Post, dans le Entertainment Weekly et dans le Garage Magazine pour lequel elle rédige la rubrique cinéma "Drive, She Said".

Extrait d'un article publié initialement dans le Sunset Gun. Ré-imprimé avec l'autorisation de l'auteur.

#### SOUS LES PROJECTEURS :

Jack Garfein

Demain ce seront des hommes

USA, 1957, 100m

Réalisateur : Jack Garfein

Distribution : Ben Gazzara, Pat Hingle et Peter Mark Richman

Au bout de la nuit

USA, 1961, 112m

Réalisateur : Jack Garfein

Distribution : Carroll Baker, Ralph Meeker et Mildred Dunnock

[Illustration \(A. Hirschfeld\):](#)

[Jack Garfein dirigeant le tournage de \*Au bout de la nuit\*](#)